

Vendredi-Saint 19 avril 2019
Office de la Passion à la Basilique d'Avesnières

C'est le récit de la Passion selon saint Jean qui vient de nous être proclamé. Ce récit, nous l'entendons chaque année, dans cette liturgie du Vendredi-Saint. Sans doute un certain nombre d'entre nous ici en connaissent l'interprétation musicale qu'en fit Jean-Sébastien Bach dans une œuvre somptueuse, magistrale qui compte parmi les œuvres les plus grandes de toute l'histoire de la musique sacrée. Dès les premières mesures, Bach nous plonge dans une atmosphère oppressante, ténébreuse où l'image du Christ souffrant, portant sa croix sous les risées de la foule, s'impose immédiatement à nos esprits. On y perçoit de façon vive, angoissante, l'intensité effrayante des souffrances que le Christ a endurées pour le rachat de l'humanité. Mais s'exprime aussi, à travers cette orchestration musicale, la liberté souveraine avec laquelle le Christ s'avance vers son sacrifice. « *Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne* ». C'est bien par pur amour que le Christ a pris résolument le chemin de Jérusalem. Il est allé jusqu'à mourir pour nous sur une croix, solidaire de nos pires tourments et de nos plus graves errements. Jésus a voulu ainsi nous dire jusqu'à l'ignominie le prix infini que nous avons à ses yeux. Plus encore que ses souffrances physiques (en soi terrifiantes), ce qui rend le supplice enduré par Jésus atroce, pour ne pas dire insoutenable, c'est cette confrontation insupportable au plus profond de son âme, ce choc inouï entre le péché absolu et l'innocence absolue. Imaginons un peu : « Qu'arriverait-il si tout l'univers physique, avec ses milliards de galaxies pesait tout entier sur un seul point, comme une immense pyramide inversée ? Quelle pression devrait supporter ce point ? Eh bien, dans la passion, tout l'univers moral du péché, qui n'est pas moins infini que celui de la matière, pesait sur l'âme de l'Homme-Dieu » (Père Raniero CANTALAMESSA). C'est cette coexistence en Jésus de deux forces contraires qui a fait littéralement craquer son âme, qui a été la raison, la cause de sa mort.

N'ayons pas peur de le redire : c'est toute l'horreur du péché des hommes, de nos péchés personnels, qui s'est concentrée, pour ainsi dire, dans ce calice d'épouvante que Jésus a consenti à boire jusqu'à la lie. En y associant les trahisons coupables dans lesquelles, à la suite de Pierre, de Judas, se sont laissés entraîner un grand nombre de religieux et de clercs, jusqu'à salir irrémédiablement des enfants et des jeunes. De tout cela, notre Église demande pardon et implore à Dieu la grâce de la réparation en même temps que la force de s'engager résolument pour que de tels drames ne se reproduisent pas.

Les ténèbres recouvrent ce soir ce monde encore soumis aux puissances du péché et de la mort. Mais déjà pointe la lumière radieuse de Pâques qui va en dissiper la sombre épaisseur. Dans le silence de notre cœur, regardons avec les yeux de l'amour et de la gratitude Celui que nous avons transpercé et demandons la force et la grâce que ce regard puisse en vérité convertir nos cœurs et nos vies. Regardons Jésus, mais écoutons-le aussi. Jamais, en effet, Dieu ne nous a autant parlé que quand le Verbe, réduit au silence, a été cloué sur la croix. Jésus nous a tout dit, au soir de ce Vendredi où tout est achevé. Tout est accompli, tout est consommé ! Que nous entrions avec Jésus dans la liberté de l'Amour.

✠ Thierry Scherrer